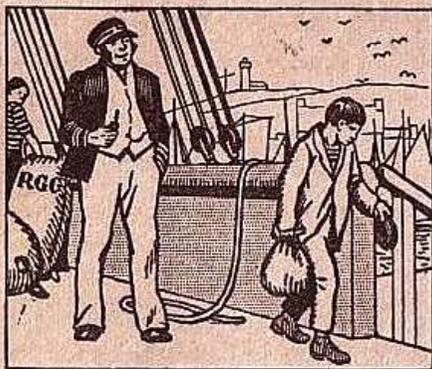
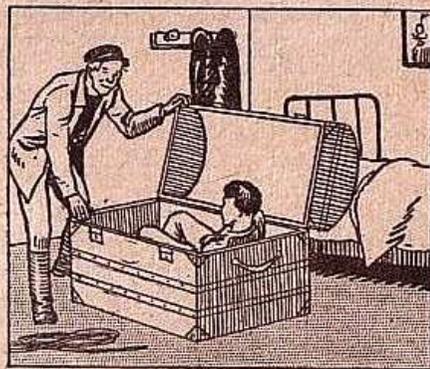


Le jeune Romain était le fils de Kalbris, brave marin breton qui périt en allant au secours d'un voilier désarmé. Recueilli par un oncle avaré qui voulait faire de lui un clerc d'huissier, il s'échappe bientôt pour tenter de s'embarquer au Havre comme mousse.



Après mille aventures, il arrive au Havre; mais, hélas, pas un capitaine ne veut de ce mousse! C'est alors que Romain fait la rencontre de son vieil ami Hermann.



Hermann partait pour l'Amérique centrale. « Cache-toi dans ma malle, lui dit-il; je ne te délivrerai qu'en pleine mer, et le capitaine sera alors bien obligé de te garder. »

85. — Embarquement clandestin.

1. — Deux heures avant la pleine mer, c'est-à-dire à midi, Hermann me fit entrer dans la caisse, et, me donnant un morceau de pain : « A demain, me dit-il en riant; si tu as trop faim, tu pourras manger. »

Je devais rester vingt heures dans cette boîte, car nous avions

réfléchi que, dans les environs du Havre, nous étions exposés, si je me montrais trop tôt, à ce que le capitaine me débarquât sur une barque de pêche ou sur un bateau pilote, tandis qu'au large, le danger d'une rencontre était beaucoup moins à craindre.

Hermann ferma les deux serrures à clef, fit plusieurs tours à la corde et me chargea sur son dos. Il riait si fort que j'étais secoué comme sur un cheval.

2. — En arrivant à bord de l'*Orénoque*, cette gaîté fut brusquement coupée. « Qu'est-ce que vous apportez là ? cria le capitaine.

— Ma malle.

— Il est trop tard, les panneaux¹ sont fermés. »

C'était bien sur cette fermeture que nous avions compté, car, les panneaux ouverts, on me descendait dans la cale, on entassait d'autres caisses par-dessus la mienne, et j'étais dans ma boîte jusqu'en Amérique; tandis que, les panneaux fermés, on me déposait sur le pont ou dans la cabine de Hermann.

Mais les choses ne s'arrangèrent pas aussi facilement; longtemps le capitaine refusa de recevoir la caisse, et je crus que j'allais être reporté à terre; enfin on me descendit dans l'entrepont², avec d'autres caisses arrivées au dernier moment.

« On l'arrimera³ en route », dit un matelot.

En route, cela m'importait peu; j'espérais bien ne pas être longtemps dans la caisse.

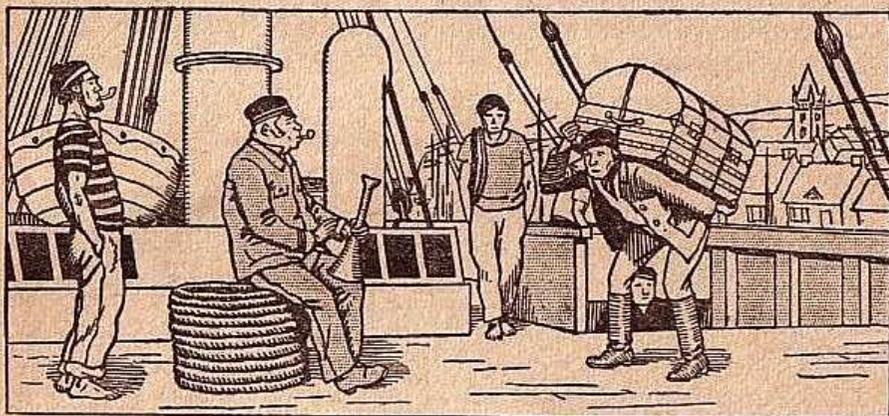
3. — Malgré ma situation bizarre, je ne tardai pas à m'endormir bercé par la musique du vent qui me reportait en pensée dans ma petite chambre de la maison paternelle, durant les nuits de gros temps. Mais soudain, il y avait peut-être sept ou huit heures que je dormais, je fus réveillé par un épouvantable fracas : un craquement, un déchirement de tout le navire, suivi aussitôt d'un effondrement sur le pont comme si la mâture s'écroulait tout entière; les cordages cassaient avec un bruit semblable à une détonation, les mâts éclataient. « Stop ! cria une voix en anglais.

— Tout le monde sur le pont », cria une voix en français.

Au milieu d'une confusion de cris et de bruits s'éleva un mugissement rauque que je reconnus tout de suite; c'était l'échappement de la vapeur. Nous avions dû être abordés par un vapeur anglais qui s'était jeté sur nous, et notre navire s'était jeté sur le côté, car j'avais roulé contre une des parois de la malle.

4. — Avant que je fusse revenu de mon saisissement, le mugissement de la vapeur cessa, il y eut un nouveau craquement, et une formidable clameur s'éleva de notre bord; presque aussitôt notre navire se releva; le navire anglais avait-il coulé bas⁴, ou bien s'était-il éloigné?

Je me mis à pousser des cris désespérés pour appeler un homme d'équipage qui vînt me délivrer, et j'écoutai : sur le pont, un murmure de voix et des pas précipités allant et venant de tous côtés; contre la muraille du bâtiment, les vagues se brisant avec force; au-dessus du tout, le mugissement du vent qui soufflait en tempête.



5. — Allions-nous couler? Hermann allait-il donc me laisser dans cette boîte? Je ne saurais dire quel horrible sentiment d'angoisse me serra le cœur. Mon sang s'arrêta, mes mains se mouillèrent de sueur. Instinctivement je voulus me lever : ma tête frappa le couvercle de la malle. Je m'agenouillai afin de pousser de toutes mes forces; les deux serrures étaient solides, le couvercle était assemblé avec des traverses de chêne : rien ne bougea. Je me laissai retomber, mort d'épouvante.

6. — Après quelques instants, je me mis à crier de nouveau et à appeler Hermann, mais un grand bruit s'éleva sur le pont, qui m'empêcha d'entendre moi-même ma voix; avec des haches on coupait les mâts. Et Hermann qui ne venait pas me délivrer! que faisait-il donc? En même temps que des hommes débarrassaient la mâture, d'autres travaillaient aux pompes; j'entendais le tic tac régulier du balancier.

Nous coulions; je me ruai désespérément contre le couvercle; il ne fut pas ébranlé et je retombai, anéanti⁵ de mon impuissance, fou de rage et d'effroi. « Hermann! Hermann! » Toujours les mêmes bruits au-dessus de ma tête, sur le pont, mais rien du côté où j'étais enfermé.

7. — Ma voix se perdait dans cette caisse. Et si quelques cris éclataient au dehors, ils étaient emportés par le souffle puissant de la tempête....

Hermann était-il tombé à la mer? avait-il été emporté par une vague? était-il écrasé par un mât? ou bien, tout à la pensée de son propre salut, ne songeait-il pas au mien? Alors j'allais donc mourir dans cette boîte!

Et pas de secours à attendre!

8. — Attendre la mort avec courage, la voir en face n'est pas chose impossible de la part même d'un enfant ←; lorsqu'on est libre, au moins on peut se défendre, et la lutte vous soutient; mais enfermé comme je l'étais entre quatre planches, pouvant à peine me soulever et respirer, cela me paraissait à la fois misérable et monstrueux! Je me jetai avec furie contre les parois de ma prison; elles tinrent bon et ne ployèrent seulement pas. Je voulus crier de nouveau, ma gorge desséchée ne laissait sortir aucun son. Je ne sais pas comment un homme eût supporté une pareille situation; je n'étais qu'un enfant : je m'évanouis.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Panneau** : couverture des trappes pratiquées dans le pont d'un navire, qui permettent de descendre dans l'intérieur. — 2. **Entrepont** : étage qui sépare deux ponts d'un navire. — 3. **Arrimer** : arranger et fixer méthodiquement un objet ou la cargaison d'un navire. — 4. **Couler bas** : sombrer. — 5. **Anéanti** : réduit à néant; sans force.

Le sens. — 1. Quel procédé d'embarquement avait imaginé Hermann? — 2. Pourquoi fallait-il que les panneaux fussent fermés? — 3. Par quoi Romain est-il réveillé? — 4. Que devine-t-il? A quels signes? — 5. Pourquoi sa situation est-elle tragique? — 6. Quelles sont les différentes questions qu'il se pose? — 7. Que fait-il et que lui arrive-t-il enfin?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La grammaire. — *La forme des verbes.* — 342. — Copiez le n° 5. Soulignez les verbes à la forme pronominale.

343. — Copiez le n° 7. Indiquez la forme des verbes à un mode personnel.

344. — Copiez le n° 7 au présent. Soulignez les compléments d'agent.

La phrase. — 345. — Construisez 5 phrases inspirées par la lecture et contenant un verbe au passif. Tournez ensuite ces phrases à l'actif.

346. — *Attendre la mort avec courage, la... un enfant* (n° 8). Construisez 5 phrases sur ce modèle.

86. — Seul en mer sur un navire désemparé.

1. — Quand je revins à moi, après combien de temps, je l'ignore, j'eus une étrange sensation; il me sembla que j'étais mort et au fond de l'eau, ballotté par le remous. Mais les bruits du pont me rappelèrent à la réalité. On pompait toujours, et j'entendais par instants le glouglou sinistre de l'eau dans les clapets¹. Le vent hurlait dans le navire, et les vagues frappaient contre lui des coups sourds qui l'ébranlaient; il roulait² si effroyablement que je heurtais tantôt le côté droit, tantôt le côté gauche de ma caisse. Je recommençai mes cris, m'arrêtant de temps en temps pour écouter: rien, si ce n'est le tumulte assourdissant de la tempête. J'étouffais, je défis mes vêtements. Quand j'ôtai mon gilet, une de mes mains rencontra mon couteau, que j'avais oublié; c'était un solide couteau de paysan à manche de corne, à lame forte et coupante.

Puisque personne ne venait à mon secours, c'était à moi de m'aider moi-même.

2. — J'ouvris mon couteau et j'attaquai une des serrures de la malle, non pour la faire sauter, j'aurais cassé mon couteau, mais en entaillant le bois tout autour. Ce bois était du hêtre desséché par vingt ou trente années de service, il était dur comme fer et mon couteau l'entamait difficilement.

J'y employais pourtant toute ma force, toute mon énergie, mais par instants mon bras s'engourdissait; j'avais les reins brisés par la gênante position dans laquelle je me tenais, et j'étais forcé de m'arrêter un peu. Alors j'entendais le souffle de l'ouragan, le choc des vagues, les gémissements du navire qui craquait.

3. — Certainement mon travail dura plus d'une demi-heure. Combien longue pour moi, vous ne pouvez le sentir. Enfin la seconde serrure, comme la première, fut ébranlée. Je me mis à genoux et, m'arc-boutant sur les mains, je poussai avec mon dos de toutes mes forces contre le couvercle pour le faire sauter; les deux serrures se détachèrent; je me hâtai de couper les cordes, mais le couvercle ne s'ouvrit point....

4. — J'eus une angoisse si cruelle que je me laissai retomber au fond de la malle, anéanti. Mais j'en avais trop fait pour ne pas lutter jusqu'au bout. Le couvercle s'ouvrait assez pour me per-

mettre de passer ma main, et, arrivé à cette hauteur, il s'arrêtait sans que rien pût l'ébranler. Je passai ma main par cette ouverture et tâtai tout autour, car il faisait nuit et je ne voyais rien qu'une faible lueur blanche presque insensible.

A force de tâter, de chercher, je compris à quel obstacle j'avais affaire: c'était une grande, une énorme caisse! Posée sur une autre, elle couvrait ma malle à moitié et, sans s'appuyer absolument dessus, elle ne laissait cependant pas le couvercle fonctionner. Je tâchai de la pousser; elle était trop lourde, elle ne bougea pas; d'ailleurs, dans la position où j'étais, je n'avais aucune force; mon bras ne pouvait pour ainsi dire pas s'étendre; entreprendre de la soulever ou seulement la déranger était folie. Je ne m'étais donc donné tant de peine que pour en arriver là; que faire maintenant? Je tremblais d'impatience et d'angoisse, et il me semblait que mon sang bouillonnait dans ma tête comme dans une chaudière.

5. — C'était peut-être la malle qui avait étouffé ma voix; maintenant que je pouvais l'entr'ouvrir, on m'entendrait.

Je poussai des cris désespérés. Puis j'écoutai. Sur le pont, il se fit un grand tapage, et il me sembla que quelque chose tombait à l'eau. Puisque je les entendais, ils devaient m'entendre aussi. Je criai encore. En écoutant de nouveau, je n'entendis plus de roulements, plus de bruits de pas, plus rien que le mugissement du vent; mais, chose étrange, il me sembla que des cris partaient de la mer, contre le bordage où ma caisse était appuyée.

6. — Décidément on ne m'entendrait pas. Je résolus de démonter les charnières du couvercle; par ce moyen, si je réussissais, je n'aurais pas besoin de l'ouvrir, je n'aurais qu'à le faire glisser pour être libre. Je me mis au travail avec plus de hâte encore; ce silence m'effrayait horriblement; l'équipage avait-il été enlevé par la mer? C'était possible, car la violence du roulis³ et du tangage⁴, le hurlement du vent me disaient que nous étions en pleine tempête.

Les charnières étaient moins solides que les serrures; je n'eus pas besoin d'entailler le bois; j'aurais dû commencer par là et non par les serrures, elles ne tenaient que par des clous; avec la pointe de mon couteau, je parvins à en détacher une, et cela fait, en secouant vigoureusement le couvercle, je fis tomber les clous de l'autre.

Je poussai le couvercle, il glissa librement. Je sautai hors de cette

horrible prison. Avec quelle joie je me retrouvai libre enfin de mes mouvements ! Mourir dans ce coffre, c'eût été mourir dix fois !

7. — Ce succès relatif m'avait rendu presque l'espoir. Je n'étais pourtant pas au bout de mes épreuves. Guidé par un filet de lumière, je me dirigeai à tâtons vers l'escalier; le capot⁵ était rabattu; heureusement il n'était pas fermé, je le poussai et me trouvai sur le pont. Il faisait à peine jour, mais dans ma caisse mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité; d'un regard j'embrassai tout le pont, je ne vis personne; au gouvernail, personne non plus. Le navire avait été abandonné par l'équipage.

Je sautai sur la dunette⁶, et regardant au loin, j'aperçus dans le pâle rayon du matin un point noir sur la mer; c'était la grande chaloupe. Je criai tant que je pus; mais la barque était bien trop loin, la bourrasque était bien trop violente pour que ma faible voix pût être entendue.

J'étais seul sur ce navire abandonné au milieu de la mer, désespéré⁷, coulant bas; et cependant telle avait été mon angoisse dans cette malle, que je me sentis moins épouvanté.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Clapet** : soupape à charnière. — 2. **Rouler** : se balancer de droite à gauche. — 3. **Roulis** : inclinaison alternative d'un bateau de droite à gauche. — 4. **Tangage** : balancement alternatif d'un navire de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant. — 5. **Capot** : couvercle fermant l'ouverture au débouché d'un escalier. — 6. **Dunette** : pont élevé à l'arrière d'un navire. — 7. **Désespéré** : hors d'état de manœuvrer.

Le sens. — 1. A quoi Romain devine-t-il que le navire n'est pas encore abandonné? — 2. Quelle décision prend-il? Pourquoi? — 3. Par quel obstacle est-il arrêté? — 4. Comment arrive-t-il enfin à sortir de la caisse? — 5. Expliquez la dernière phrase du n° 6. — 6. Quelle nouvelle surprise l'attend à son arrivée sur le pont? — 7. Pourquoi, en arrivant sur le pont, se trouve-t-il tout de même moins épouvanté qu'avant?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La conjugaison. — **Les temps passés du subjonctif.** — 347. — Conjuguez au passé et à l'imparfait du subjonctif les verbes : *nager, dire, faire*.

348. — Conjuguez à tous les temps simples et au passé du subjonctif le verbe *croire*.

349. — Indiquez le temps des verbes du n° 5 de la lecture.

350. — Écrivez au présent le n° 1 de la lecture.

La phrase. — 351. — Construisez sur la lecture 8 phrases commençant par *Il faut que*; 4 d'entre elles étant au présent du subjonctif, les 4 autres au passé du subjonctif. Ex. : *Il faut que je m'efforce de...* — *Avant une heure, me dis-je, il faut que j'aie ouvert...*

352. — *Telle avait été mon angoisse dans cette malle que je me sentis moins épouvanté.* Construisez 6 phrases sur ce modèle. Ex. : *Tel avait été mon ennui pendant...*

87. — Sauvé!

1. — Pendant des heures, je restai les yeux fixés sur l'horizon sans rien voir. La mer se calmait. Midi approchait et depuis la veille je n'avais pas mangé; la faim commença à parler. La cambuse¹ du cuisinier avait été emportée à la mer lorsque le navire avait été démâté; je me décidai à descendre pour chercher ma nourriture. Mais ce ne fut pas sans de longues hésitations que je pris cette résolution : si le navire sombrait pendant que j'étais dans l'entrepont? La faim l'emporta sur la peur.

Je descendis; je n'avais pas fait deux pas que j'entendis un grognement. Je reculai épouvanté. D'un saut brusque et violent l'animal qui l'avait poussé m'écarta. C'était le chien du capitaine qui avait été oublié... Il me regarda assez longtemps avec défiance; mais sans doute son examen le rassura, car bientôt il s'approcha de moi et me tendit son museau. Nous fûmes tout de suite bons amis, il me suivit; comme moi, il avait faim.

2. — Je trouvai tout ce que je pouvais désirer : du pain, de la viande froide, du vin. Je m'emparai de ce qui me tomba sous la main et remontai promptement. J'étais à deux pas de la mort, je mangeai cependant avec appétit; le chien, assis devant moi, courait après les morceaux que je lui jetais. Nous étions déjà liés, je ne me sentais plus seul; le repas fini, il se coucha à mes pieds. Il me regardait avec de si bons yeux que je l'embrassai...

Mais hélas! le calme de la mer n'était pas la fin du mauvais temps. En moins d'une heure, elle redevint aussi tourmentée qu'auparavant... Sous l'effort du vent, le mât de misaine², déjà ébranlé, craquait avec des bruits sinistres; les haubans³ et les cordages avaient molli et je craignais, à chaque rafale nouvelle, de le voir s'abattre. Alors c'en était fait, l'*Océnoque* sombrait.

3. — Je ne quittais pas ce mât des yeux, quand il me sembla apercevoir à l'avant une ligne sombre... Malgré le danger, je m'élançai dans les haubans. C'était la terre!

Je courus au gouvernail et mis la barre droit⁴ sur cette ligne : mes jambes tremblaient et, par un singulier effet de joie, j'avais les yeux pleins de larmes. *Sauvé!* étais-je sauvé? La ligne se dessina bien vite assez nettement. Le navire irait-il jusque-là? le mât tiendrait-il bon? Je passai là une heure de *cruelle* angoisse....

4. — La côte était maintenant distinctement visible dans tous ses détails.... Encore un quart d'heure, encore dix minutes, encore cinq, et mon sort allait s'accomplir. O maman!

Au moment où je me laissais attendrir par cette pensée, le navire fut irrésistiblement soulevé; j'entendis un craquement, la barre fut arrachée du gouvernail, la cloche tinta quelques coups, le mât vacilla, tomba en avant, et je fus jeté à plat ventre sur le pont : l'*Orénoque* avait touché⁵.... Je voulus me relever et me cramponner, je n'en eus pas le temps, une vague s'abattit sur le pauvre navire et je me sentis entraîné dans un tourbillon d'eau.

5. — Quand je pus sortir de ce tourbillon, j'étais déjà à quinze ou vingt mètres du navire; à quelques pas de moi nageait le chien qui me regardait désespérément. Je l'encourageai de la voix.

Nous n'étions pas à plus de deux cents mètres de la plage. En temps ordinaire, cette distance n'eût rien été pour moi, mais avec les montagnes d'eau qui se ruiaient sur la grève, c'était une terrible affaire.

Sans perdre courage, je nageai doucement en tâchant surtout de m'élever au-dessus de la lame; mais, au milieu de ces tourbillons d'écume, c'était presque impossible, et c'était à peine si je pouvais respirer entre deux vagues.

Je ne voyais personne sur la plage, et bien évidemment je n'avais pas de secours à espérer. Heureusement le vent et la mer poussaient à la côte. Dans le creux d'une vague, je sentis la terre du pied; c'était le moment décisif. La vague qui suivit me lança contre la grève comme elle eût fait d'un paquet de varech. Je tâchai d'enfoncer mes doigts dans le sable, mais le ressac⁶ me prit et m'entraîna avec lui. Une seconde vague me rejeta sur le sable, le ressac me reprit encore sans qu'il me fût possible de me cramponner.

6. — Je compris que si je voulais continuer cette lutte, je serais bien vite noyé. Je regagnai le large : je ne pouvais me sauver que par un moyen dont mon père m'avait autrefois parlé. Dans un moment de repos entre deux vagues, j'atteignis mon couteau et l'ouvris. Alors je nageai vers la terre et, quand la vague m'eut jeté sur la plage, je plantai mon couteau dans le sable; le ressac me tira à lui, mais j'avais un point d'appui : je pus résister. La vague retirée, je me relevai et courus en avant; celle qui vint ne

me couvrit que jusqu'aux jambes; je fis encore quelques pas et tombai sur le sable.

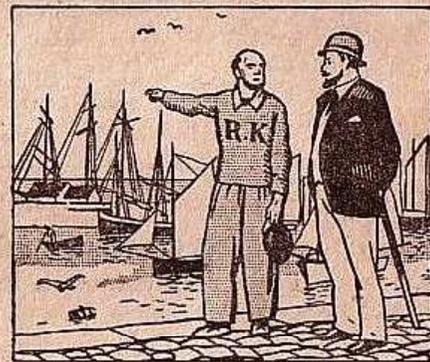
J'étais sauvé, mais si à bout de forces que je perdis connaissance.

Ce fut le chien, mon ami, qui en me léchant la figure me fit revenir à moi. Ses yeux brillaient, il avait l'air de me dire : « Sois donc content, nous sommes tirés d'affaire. » Je m'assis et, sur la grève, j'aperçus un douanier et des paysans qui accouraient.

HECTOR MALOT. [Romain Kalbris. Hachette, édit.]



Romain fut regardé par tous comme un héros. Il n'eut pas de peine à trouver quelque argent pour retourner chez sa mère qui, le croyant à jamais perdu, l'accueillit avec la joie que chacun devine.



Il ne devait pas être marin. Un héritage imprévu le fit riche. Pour satisfaire son goût des choses de la mer, il devint armateur et ses nombreux bateaux de pêche emplissent aujourd'hui son port natal.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Cambuse** : cabane, magasin de vivres d'un navire. — 2. **Misaine** : mât d'avant. — 3. **Hauban** : gros cordage en échelle qui assujettit un mât et le maintient vertical. — 4. **Mettre la barre droit sur** : gouverner vers (la barre est le levier qui sert à manœuvrer le gouvernail). — 5. **Avait touché** : avait heurté le fond de la mer. — 6. **Ressac** : retour violent des vagues

vers le large après un choc contre un obstacle.

Le sens. — 1. Pourquoi Romain peut-il dire que *la faim l'emporta sur la peur*? — 2. Montrez que le chien s'apprivoise vite. — 3. Pourquoi était-ce une terrible affaire que de nager jusqu'à la côte? — 4. Quel procédé Romain employait-il pour se sauver et pourquoi ce procédé pouvait-il être bon?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — 353. — Donnez un nom de la même famille que chacun des mots du n° 3 qui sont en italique.

354. — Relevez dans ce texte douze noms relatifs à la mer ou à un navire et préparez-en une explication orale.

La phrase. — 355. — *Le chien me regardait avec de si bons yeux que je l'embrassai.* Faites dix phrases sur ce modèle.

La rédaction. — 356. — Romain est presque inanimé sur la grève. C'est vous qui le trouvez, le ranimez, le soignez....